

# Emigrer vers la ville, immigrer dans la ville ou le paradigme du déracinement\*

Farid MARHOUM <sup>(1)</sup>

## Introduction

Abdelmalek Sayad est connu pour ses travaux portant sur la sociologie de l'émigration-immigration des algériens en France. Son nom revient aussi en sociologie urbaine, preuve en est les références récurrentes et abondantes à un de ses écrits, beaucoup. Nous nous proposons dans cette communication de faire une lecture approfondie de ce texte très cité dans ce domaine, intitulé : « Les effets naturels du relogement », paru en 1980 dans la revue *Panorama des Sciences Sociales*, où Sayad traite le phénomène migratoire en Algérie à la fin des années 70.

L'on peut avancer l'hypothèse que Sayad voulait montrer que le relogement est étudié « unilatéralement » comme l'a été le phénomène migratoire, c'est-à-dire, en faisant abstraction de la société ou plutôt de la culture d'origine.

En effet, Paul Silverstein souligne si bien à propos de l'usage métaphorique du déracinement et de l'enracinement que « *Si les métaphores d'enracinement relient les personnes à des lieux [...], les situations d'exil, de migration et de «déplacement» ont tendance à être «pathologisées» en «déracinement», en situations de rupture morale* »<sup>1</sup>. On peut bien voir que le mot « pathologisées » a une signification très importante pour comprendre

---

\* Ce texte a été enrichi par les remarques de mon collègue Miloud Touahri, qu'il soit remercié infiniment.

(1) Université Abou Bekr Belkaid, Faculté des Sciences Humaines et Sciences Sociales, Département des sciences sociales, 13000, Tlemcen, Algérie.

<sup>1</sup> Silverstein, Paul A., « De l'enracinement et du déracinement, Habitus, domesticité et nostalgie structurelle kabyles », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, N° 150, Mai 2003, p 28. L'auteur ajoute dans le même élan que l'utilisation du déracinement pour désigner les phénomènes de migration et de (dés)intégration a pris un caractère normatif dans la littérature universitaire française au moins depuis l'étude fondatrice sur les étrangers publiée en 1932 par Georges Mauco... Les métaphores du déracinement continuent à prédominer dans les études sur les réfugiés, y compris dans celles qui adoptent un point de vue social critique, comme le manifeste l'ouvrage d'André Jacques, *Les Déracinés*. Le travail de Bourdieu sur le déplacement et la désintégration sociétale en Kabylie – en particulier l'étude réalisée en 1964 avec Abdelmalek Sayad, *Le Déracinement* – s'inscrit donc dans la longue histoire de la prépondérance des métaphores arboricoles dans la théorie sociale.

l'infléchissement que Sayad a introduit sur un concept ou un « paradigme » après avoir contribué à sa construction.

Sociologues, géographes, urbanistes et architectes se sont souvent référés à cet article, mais dans la plupart du temps l'usage qu'ils en faisaient se limitait à reprendre des citations pour soutenir leurs analyses, et rendre compte du paradigme du déracinement prégnant en sociologie urbaine<sup>2</sup> depuis sa consécration dans l'ouvrage de Bourdieu et Sayad, publié en 1964 et intitulé : *Le déracinement*, où ils écrivaient : « ...*Le paysan ne vit qu'enraciné à sa terre, la terre où il est né, où ses habitudes et ses souvenirs l'attachent. Déraciné, il y a de bonnes chances qu'il meure en tant que paysan, que meure en lui la passion qui fait le paysan* »<sup>3</sup>.

Cependant une lecture attentive de cet article nous permet d'apprécier à sa juste valeur le génie indéniable de Sayad, et nous éclaire sur la réalité d'un phénomène qui nous paraît, à première vue, « normal », « simple » et souvent passe inaperçu. Il s'agit ici du relogement.

L'intérêt de ce texte réside dans le fait qu'il nous permet de comprendre les modes d'appropriation de l'espace qu'offre le relogement dans les cités HLM, que Sayad décrit minutieusement, posant le problème en termes de dialogue entre l'acteur habitant et l'espace habité. Cela nous pousse à nous demander en premier lieu, s'il est possible d'imaginer un logement qui nous parle ? Pour Sayad cela est possible, et c'est plutôt toujours le cas dans les situations de relogement.

Cela nous amène à poser l'hypothèse que, dans ce texte, Sayad remet en question le paradigme du déracinement<sup>4</sup> plus qu'il ne le renforce. En effet, la question du relogement, tout comme celle de l'émigration-immigration ne peut être traitée si l'on ne tient pas compte de l'espace d'origine, de l'identité « spatiale » construite sur la base de l'ancien espace de résidence avec ses repères matériels et ses formes de sociabilité.

---

<sup>2</sup> Cf. Safar-Zitoun, Madani (2008), « La sociologie urbaine algérienne ou la difficulté de sortir des paradigmes culturalistes fondateurs », in Nouria Benghabrit-Remaoun, Mustapha Hadibi (dir), *L'Algérie 50 ans après : état des savoirs en sciences sociales et humaines (1954-2004)*, Oran, Editions CRASC, p. 473-482.

<sup>3</sup> Bourdieu, Pierre et Sayad, Abdelmalek (1989), *Le déracinement*, Paris, Minuit, p. 115.

<sup>4</sup> Selon Safar-Zitoun, Madani L'ouvrage du déracinement est à l'origine de la constitution du paradigme culturaliste qui « consistait en le système de propositions à portée explicative générale suivant : les situations de déplacement de populations et leur installation dans des espaces qu'ils n'ont pas conçus et produits portent en elles les germes de la confrontation entre les modèles culturels endogènes qu'ils véhiculent d'une part, et le modèle culturel exogène cristallisé dans le bâti, dans la mesure où ce dernier procède de l'importation de formes architecturales et urbanistiques et de structures de sens portées par d'autres acteurs sociaux de la production de l'espace, d'autre part », *op.cit.*, p. 475.

## Le dialogue avec l'espace

A l'égard de l'appartement qui nous parle avec sa propre langue, Sayad nous propose une piste de réflexion, quelque peu différente, qui mérite que l'on s'y arrête, nous invitant ainsi à réfléchir autrement.

Tout D'abord, l'auteur nous propose dans le premier paragraphe de sa communication une définition de « l'appartement moderne » comme *un élément d'un système qui exige de ceux qui ont à l'occuper... un certain style de vie. Il souligne ensuite que c'est un système d'exigences qui demandent à être remplies, ou encore comme un univers parsemé d'attentes et par-là créateur de besoins et de dispositions... C'est un espace déjà structuré...* qui structure aussi toute la vie de ses occupants : c'est un élément ou si l'on veut, c'est une structure structurée et structurante<sup>5</sup>.

Cela pose le problème dans la mesure où la question du relogement ne se limite pas au lieu que l'on va occuper, mais va au delà puisqu'il est aussi question du lieu d'origine (d'où l'on vient) ; ce qui nous amène à penser, avec Sayad, qu'il ne s'agit pas de quitter un espace pour occuper un autre ; mais que cela se pose en termes d'appropriation d'un nouvel espace et d'intégration d'une nouvelle société, et que par conséquent on doit s'intéresser plus aux difficultés de l'enracinement « social » qu'aux souffrances dues à un déracinement « spatial ».

*« Ce processus « d'investissement », dit-il, et la « réinterprétation » de l'espace proposé conformément aux normes et habitudes culturelles, ainsi qu'aux moyens dont disposent ceux qui l'occupent, est moins le résultat de quelques fidélités obstinées aux comportements traditionnels, que le produit de tout un ensemble de mauvaises conditions économiques et sociales ne favorisant pas la conversion des attitudes exigées des occupants : il obéit moins à un quelconque traditionalisme pur et détaché de ses conditions normales de fonctionnement, qu'à un déterminisme socio-économique... les occupants des logements modernes... ne font en réalité que recréer ou s'efforcer de recréer les conditions de vie anciennes qu'ils avaient cru fuir en accédant à la cité moderne »<sup>6</sup>.*

Le sens commun ne peut comprendre cela, mais il est plutôt enclin à condamner le « malaise » que provoque une telle situation, accusant les relogés de « bidonvilliser », de « ruraliser », et de « clochardiser » la ville<sup>7</sup>.

---

<sup>5</sup> C'est la définition de l'habitus, cela veut-il dire que l'appartement ait un habitus ?!! En effet, c'est l'habitus du concepteur ou du constructeur de l'appartement, et qui va entrer en confrontation avec l'habitus de l'habitant.

<sup>6</sup> Sayad, Abdelmalek (Oct/ Nov 1980), « Les effets naturels du relogement », in *Panorama des sciences sociales* : « spécial Habitat », N° 4-5, Alger, p.14.

<sup>7</sup> Dans son article Sayad a mis ces mots entre guillemets, il faut savoir que Sayad soit qu'il les emprunte aux discours des interviewés ou qu'il les utilise avec précaution.

De notre point de vue ce constat, repris par les chercheurs s'inspirant du texte de Sayad, a renforcé le paradigme du déracinement comme explication privilégiée du phénomène urbain en Algérie, et a structuré le champ des études portant sur le phénomène urbain autour de la dichotomie-opposition Urbain / Rural, ou Ville / Campagne voire Tradition / Modernité.

Nous ne pouvons nous suffire d'une telle conception de la chose, Sayad nous propose son dépassement dans une perspective qui écoute le dialogue du « déraciné » avec son espace habité. En effet, Sayad note que : « ...*Le sentiment intense qu'on a de son incapacité à prendre vraiment possession de « son » appartement [apparaît plus chez] nombre de propriétaires [selon la formule] location-vente qui disent vouloir devenir propriétaire alors qu'ils le sont déjà virtuellement. Prendre possession réellement de son habitat, c'est être en mesure de réaliser l'ajustement indispensable au minimum entre les exigences de cet habitat et les moyens dont on dispose pour satisfaire ces exigences ; faute de quoi, ce n'est pas habiter un appartement, mais seulement « occuper » un local* »<sup>8</sup>.

La problématique est donc posée en termes de difficultés d'enracinement dans son propre espace en vue de sa possession, car comme le note Nicole Haumont citant G.H Radkowski : « *Pour s'approprier un espace, l'habitant le clôt, même symboliquement, de façon à délimiter un territoire sur lequel il pourra inscrire sa marque [...] L'habitation implique le partage du milieu vital de l'Homme en deux zones : le lieu où « il habite » et les « autres endroits » [...], elle présente un rapport ou une structure à deux termes : dedans / dehors, vie intérieure / vie extérieure ; le premier marqué et défini positivement, le second non marqué et défini négativement par rapport au premier* »<sup>9</sup>.

Pour Sayad, le rapport à l'espace n'est pas seulement et purement « instrumental », il s'instaure en « dialogue » qui postule une langue (une langue culturelle). Chez l'occupant elle est incorporée sous forme de schèmes corporels et spatiaux, sous forme d'attitudes et de dispositions ; chez l'appartement elle est inscrite sous forme d'exigences et de potentialités objectives<sup>10</sup>. Ce qui lui permet de conclure que faute de pouvoir dialoguer avec la même langue de l'espace proposé, l'habitant a tendance à lui faire parler sa propre langue.

## Les paradoxes du relogement

L'appropriation du nouvel espace de l'appartement moderne ou de la cité HLM, diffère d'une famille à l'autre, et divise la communauté des

---

<sup>8</sup> Sayad, Abdelmalek, *op.cit.*, p. 12.

<sup>9</sup> Haumont, Nicole (1968), « *Habitat et modèles culturels* », in *Revue Française de Sociologie*, IX, p. 181-182.

<sup>10</sup> Sayad, Abdelmalek, *op.cit.*, p. 11.

relogés - qu'on a tendance à se la représenter comme homogène- en sous-communautés ou groupes sociaux différents cohabitant dans l'espace de la même cité.

Paradoxalement, le logement moderne nous fait accéder à un confort tant souhaité, mais nous met face à des *difficultés insurmontables*, et par conséquent, rend les *aspirations inaccessibles*. Aussi une telle situation exige de nous un grand effort de réflexion pour pouvoir imaginer les réactions possibles devant ce « fait accompli ».

La ville apporte son lot de contraintes, des dépenses en hausse contre des revenus en baisse, une proximité spatiale contre une distance sociale, un présent dans la « modernité » contre un passé dans la « tradition », sont autant d'éléments qui, avec le temps, constitueront une « crise », qu'on peut appeler « crise de l'habitant », « crise de l'habitat collectif », ou « crise de la ville », et non pas une « crise de logement » qui s'exprime souvent en termes statistique par un décalage chronique entre « l'offre » et la « demande » en nombre de logements.

En effet, le relogement fait apparaître des paradoxes dans le vécu des nouveaux habitants. Sayad les souligne dans ces phrases : « *le sentiment d'isolement s'exprime aussi en promiscuité* », « *le repliement sur soi du groupe familial qui se présente comme choix positif semble, en même temps, procéder d'une réaction négative* », car le refus d'un voisinage peut se voir comme exclusion de l'autre et comme auto-exclusion dans le même temps. Les relations à l'intérieur de la famille s'établissent sur le même mode des relations hors-famille.

### **S'appropriier un nouvel espace ou intégrer une nouvelle société ?**

Sociabilité interne et sociabilité externe ont changé après le relogement, et admettre que l'espace du logement recouvre deux sociabilités, une sociabilité féminine qui diffère d'une sociabilité masculine est une réalité que la sociologie urbaine a élucidé par des données de divers ordres et des développements argumentatifs qui l'ont fait remonter au statut d'évidence. Sayad ajoute que cette différence n'est pas fortuite et plutôt que d'y chercher le déracinement des uns et des autres, ne faut-il pas voir ici l'expression de la quête d'un enracinement à double dimension : spatiale et surtout sociale ?

L'étude des processus sociaux suppose que l'on prenne compte le fait que l'individu dans son vécu, se rattache à ce qui était avant, et agit pour vivre ce qui vient après, car dans sa définition, la plus simple, le changement social est un processus cyclique d'organisation, de désorganisation et de réorganisation au sein de la société. Le phénomène

du relogement en tant que changement obéit à la même règle dans la mesure où il s'exprime dans un processus de logement, délogement et relogement.

La phase de délogement<sup>11</sup> recouvre cette période nécessaire pendant laquelle le nouvel habitant essaye de s'adapter au nouveau lieu de résidence qui n'est pas seulement l'espace habité mais aussi l'espace social qu'il doit intégrer. Par désorganisation, Sayad désigne ce « *bouleversement qui touche tout les domaines de l'existence* », l'équilibre budgétaire comme l'équilibre psychologique bouleversé par la rupture qui s'ensuit avec le voisinage familial entraînant d'une part un isolement, et d'autre part un sentiment de promiscuité.

L'habitant nouveau dans un espace nouveau vit deux problèmes : une société qu'on quitte (l'isolement) et une société qu'on doit intégrer (la promiscuité).

Si dans la cité HLM ou dans l'appartement moderne on découvre de nouveaux besoins qu'on ne connaissait pas dans le bidonville qui sert de station de transit vers l'urbanité et la citadinité ; le problème des relogés réside justement dans le bidonville où reste enraciné dans l'imaginaire toute la nostalgie, le sentiment d'appartenance à une communauté où l'on était bien entouré, bien intégré, bien enraciné.

Il est donc question du lien social rompu par l'événement du délogement-relogement ou précisément de sa reconstruction.

Le délogement auquel on s'est très peu intéressé, peut dans certains cas, et pour certains habitants être durable, c'est le cas de déracinés, qui sont parti d'un point sans pouvoir atteindre un autre, ils demeurent comme suspendus entre les deux: entre la *nostalgie* d'un espace où il faisait bon vivre, et le *rêve* -inaccessible parfois- de vivre heureux en quittant les conditions défavorables du bidonville. Cependant, ce cas ne peut être généralisé à tous les relogés, car pour certaines familles -nucléaire ou conjugale- le relogement représente une occasion (une chance) pour échapper au contrôle social de la famille élargie, des gens qu'on connaît, bref de la communauté.

Intégrer la nouvelle société nécessite une reconstitution (reconstruction) des liens sociaux, des relations de voisinage et de sociabilité avec des gens qui sont pour leur majorité « étrangers » pour le

---

<sup>11</sup> La phase de délogement peut être assimilée au « *provisoire qui dure* » chez les immigrés algériens en France.

nouvel habitant. Lorsque l'ancienne unité de voisinage a éclaté, cette reconstitution des liens ne se fait pas sans difficultés<sup>12</sup>.

Pour Sayad, ce paradoxe est vécu dans les deux cas comme promiscuité, nous voulons dire par là que le sentiment d'isolement ne s'exprime qu'en référence au lieu de résidence précédent, aux anciens voisins, aux anciennes formes de sociabilité.

Nous estimons, à cet égard, que pour élucider les propos de Sayad dans ce texte, on ne peut faire l'économie des apports de l'Ecole Chicago à laquelle nous empruntons les notions d'«**organisation**» et de «**Désorganisation sociale**» forgées par W. Thomas et Znaniecki dans leur célèbre étude sur les paysans polonais et qui, reprises par Lewis Wirth dans son étude intitulée *The Ghetto* (1928), font appel à une autre notion, celle de «**Réorganisation sociale**» qui exige, selon Wirth : «... de se défaire des liens anciens pour en inventer de nouveaux, ce qui peut être difficilement adapté et suivi par des individus, et qui n'est pas un simple mimétisme mais plutôt un métissage actif conduisant à la construction d'une nouvelle identité...»<sup>13</sup>. Ce processus génère le déclenchement d'un processus d'«**d'acculturation**» aux nouvelles exigences du nouveau milieu (modes de vie, interactions et pratiques de sociabilité, intériorisation des nouvelles valeurs et comportements collectifs...).

### **Da la communauté à la société**

Après avoir comparé entre la vie de l'habitant du bidonville et celle qui devrait être menée au sein de la cité HLM, Sayad conclut que le relogement favorise l'émergence de l'individualisme, et que les exigences inscrites dans la forme de l'appartement moderne consacrent son triomphe comme mode de vie et comme forme de sociabilité.

La nouvelle forme du logement implique de nouvelles formes d'être, d'agir, de sentir et de nouvelles méthodes d'entretenir les relations avec les autres. A la différence du bidonville où tous les gens sont égaux : il n'y a rien à cacher ni à exhiber ; la cité HLM implique la reconnaissance d'une «quelconque stratification sociale» liée aux différences qui séparent et qui regroupent en même temps, car les gens semblables par leurs conditions d'existence et leurs niveaux de vie se sentiront différents par rapport à d'autres groupes qui seront «classés» dans des catégories

---

<sup>12</sup> Des difficultés liées aux différences culturelles et socioéconomiques qui séparent (différencient) les habitants... mais les rassemblent dans un seul espace. Et ce qui engendre le paradoxe de la proximité spatiale et la distance sociale. Cf. J-C Chamboredon, M. Lemaire (1970), « Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement », in *Revue Française de Sociologie*, Vol XI, 1, p. 3-33.

<sup>13</sup> Coulon, Alain (1997), *L'école de Chicago*, 3<sup>ème</sup> éd, Paris, PUF, p. 33.

inférieures ou supérieures à la leurs puisque, comme l'a bien précisé Sayad, les moyens économiques conditionnent les dispositions culturelles qui représentent ensemble le facteur permettant la conversion des attitudes pouvant conduire à l'adaptation des relogés à la cité HLM.

Concernant la « société des relogés », il s'agit de faire une transition d'un type d'organisation sociale vers un autre type souvent à l'opposé de la situation précédente. Alors que faire partie d'une communauté participe au partage des sentiments de fraternité, de solidarité et de bien-être ; l'appartenance à une société suppose l'acceptation de l'existence d'une stratification quelconque. Dans cette situation, la nature des relations change : plutôt que d'éprouver des gestes de condescendance vis-à-vis des voisins et renforcer la coopération, l'habitat moderne permet par sa forme l'enclenchement de la compétition et la course vers la réussite sociale ou du moins « l'affichage » des signes de cette réussite.

Or, cette course ou cette compétition ne se déroule pas sur le même rythme pour tous les relogés, ce qui fera d'elle un enjeu autour duquel se nouent ou se dénouent les relations sociales. La sociabilité communautaire cesse, dans la cité HLM, de jouer son rôle de « ciment » du lien social, et la sociabilité anonyme qui vient prendre la place est vécue comme promiscuité. L'individualisme prend son essor dans les relations familiales d'abord et de voisinage ensuite jusqu'à imprégner tout le rapport à l'espace, parce qu'il constitue au fond tout un « *éthos* », c'est-à-dire une attitude globale qui n'est pas radicalement incompatible avec l'esprit de coopération et d'organisation collective nécessaire à la gestion et à la bonne marche de la cité.

Sans vouloir développer les différences entre communauté et société, le relogement représente un mouvement orienté de la première vers la deuxième, et c'est un exemple parfait du changement social.

Ce que nous pouvons retenir de cette lecture est que Sayad a pu résumer la problématique du relogement en seulement 17 pages. Les études qui se sont inspirées de cet article ne semblent que le paraphraser.

Sayad n'a pas conclut sa réflexion par un titre « conclusion », peut-être parce qu'il a voulu susciter la réflexion autour de sujets importants comme la stratification sociale, l'embourgeoisement de la société, les classes sociales, la politique du logement... ouvrant par là des chantiers de recherche sociologique en Algérie qu'il faut investir sérieusement par des travaux multidisciplinaires approfondies.

En fin de compte, le déracinement vient à la suite d'une situation d'enracinement qui tente souvent à se reproduire comme un état normal



de la relation de l'homme à l'espace. L'homme ne vit qu'enraciné dans un espace, dans une culture, dans un groupe, une communauté, une société : l'être isolé, déraciné une fois pour toute n'existe pas !

## **Bibliographie**

Bourdieu, Pierre et Sayad, Abdelmalek (1989), *Le déracinement*, Paris, Minuit.

Derrouiche, Blaha (2009) *L'habitat précaire et le relogement, le cas des planteurs à Oran*, mémoire de magister en urbanisme, Faculté d'Architecture et de Génie Civil, USTO.

Chamboredon, J-C et Lemaire, M. (1970), « Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement », in *Revue Française de Sociologie*, Vol XI, 1.

Coulon, Alain (1997), *L'école de Chicago*, 3<sup>ème</sup> éd, PUF, Paris.

Hadjidj, El Djounid (2001), *Urbanification et appropriation de l'espace, le cas de la ville d'Oran*, Thèse de Doctorat d'Etat en Sociologie, Université d'Oran.

Hadjidj, El Djounid (2004), *Espace et volontarisme politique ; la ville entre discours et réalités*, Oran, Dar El Gharb.

Haumont, Nicole (1968), « Habitat et modèles culturels », in *Revue Française de Sociologie*, IX.

Safar-Zitoun, Madani (2008), « La sociologie urbaine algérienne ou la difficulté de sortir des paradigmes culturalistes fondateurs », in Nouria Benghabrit-Remaoun, Mustapha Hadibi (Dir.), *L'Algérie 50 ans après : état des savoirs en sciences sociales et humaines (1954-2004)*, Oran, Editions CRASC, p. 473-482.

Sayad, Abdelmalek (Oct/ Nov 1980), « Les effets naturels du relogement », in *Panorama des sciences sociales* : « spécial Habitat », N° 4-5, Alger, p. 11-27.

Silverstein, Paul A. (Mai 2003), « De l'enracinement et du déracinement, Habitus, domesticité et nostalgie structurelle kabyles », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, N° 150, p. 27-42.